

Intervention de Françoise Labridy, psychanalyste membre de l'ECF

Je voulais poser une question à chacun de vous sur les termes utilisés dans vos textes, car le souci que j'ai eu en vous lisant, c'est d'essayer de vous faire dialoguer. A Ariane Chottin, sur celui de décrocheur, pourquoi pas décroché ou décrochant ? A Patrick Pelège, sur le terme « adulescent », dont je trouve la sonorité assez amusante. Je suppose que cela s'entendait dans ces deux interventions : nous parlons de plus en plus à partir de certains usages de langue qui font que la façon dont nous parlons oriente complètement nos pratiques et qu'à un certain moment nous ne nous entendons plus les uns les autres, nous n'entendons plus les décalages que ça instaure entre nous. Nous étions dans des pratiques interdisciplinaires avec une orientation sociologique et une orientation clinique. J'ai d'ailleurs été surprise que vous ayez amené, Monsieur Pelège, au début de votre exposé la référence à trois livres actuels qui introduisaient l'adolescence comme une question d'existence. Ceci m'a permis de prendre appui sur Sigmund Freud pour raviver la dynamique de la puberté, comme un passage de frontières, comme une passe au-dessus d'un vide, un no-mans land absolu, à partir duquel doivent se mettre au point plusieurs questions, parfois dans l'urgence et dans l'angoisse, celle de la mort, celle du vivant du corps, et celle de la sexuation. Le révolutionnaire dans le vivant, c'est de trouver ce qui dans et de la parole orientera quelque chose de la pulsion du corps vers un vouloir vivre, sinon on peut passer tout ou partie de sa vie à se battre contre une mort qui ne cesse d'arriver avant le terme de notre vie.

Pour qu'il y ait des corps vivants, il est nécessaire que le singulier ne se résorbe pas dans l'universel et que la singularité de chacun puisse exister, se traduire, en se réalisant, usages variés d'un parlêtre par l'entremise de la pulsion qui est sa boussole. La bataille de l'adolescence est toujours moderne, c'est celle d'attraper des émergences nouvelles sur fond d'immuable.

Les existants sont plus complexes que tous les attributs et toutes les catégories qu'on veut ou peut leur attribuer ; l'existence, soit on la passe à travers les catégories : je ne suis rien, je suis un petit bébé, je suis un enfant, je suis une petite fille, un vieux... Comme disait Victor Hugo, « la naissance d'une femme dans la fin d'une enfant », la puberté n'est pas une question de chronologie, c'est une logique de mise au point de ce qu'est un homme, de ce qu'est une femme et comment vont-ils pouvoir réussir à se rencontrer et de l'étrangeté de leur corps vivant. Les discours sociaux comme celui du droit mettent des limites, par exemple à 25 ans, ces limites changent. La logique permet de repérer que des femmes et des hommes de 70 ans peuvent encore être adolescents et des vieux de 90 ans aussi, dans la mesure où ils ont réussi à démonter les catégories qui avaient été posées sur leur être leur permettant de cheminer dans la langue. Jocelyne Huguet a très bien dit cela, comment la bizarrerie de chacun va s'habiller à travers des mots qui la sculptent, la laissant aller à s'inventer. Je voulais également nous rendre sensible à la nuance de la langue, à la variété des façons de dire et de ne pas avoir peur de se dire même si l'autre ne comprend pas. C'est par les nuances de la langue que les corps vivants peuvent traverser les épreuves de leurs vie, sans trop les fixer dans des catégories dans ce moment de rencontre d'un vide radical, d'où la solitude et l'angoisse. A chaque fois que l'on trouvera un moment homologue, on aura la nécessité d'avoir recours à d'autres êtres de parole et d'écriture éventuellement, pour qu'ils nous aident à les cerner avec les mots. Si catégoriser devient notre seule façon de penser ce qui nous arrive, il apparaît rapidement qu'elle n'arrête plus de sous-catégoriser. Entre les catégories, on peut toujours en rajouter une comme l'adolescence. C'est sans fin au point de créer tellement de catégories qu'elles s'annulent. En fin de compte la normalisation à travers l'universalisation des catégories n'épuise jamais la singularité qui vit dans la nuance et la variété. La psychanalyse soutient la singularité mais cette singularité-là n'a comme appui, comme matériel, que la ressource des subtilités et des nuances de la langue, pour faire exister le devenir d'êtres en perpétuel mouvement. Cette adresse à l'Autre, n'est elle pas à réveiller dans chaque nouvelle rencontre ?